

1163  
231

# UN FAUX LOUIS XVII

LE

BARON DE RICHEMONT

EN ALSACE

1849-1851

Par G. DE FONTAINE

---

(EXTRAIT DE LA REVUE CATHOLIQUE D'ALSACE)

---

H. DARAGON, Editeur

30, Rue Duperré, 30

PARIS IX<sup>e</sup>



1163  
231

УНИВ. БИБЛИОТЕКА  
Р. И Бр. 11354

ID=35838735

# UN FAUX LOUIS XVII

LE

BARON DE RICHEMONT

EN ALSACE

1849-1851

Par G. DE FONTAINE

(EXTRAIT DE LA REVUE CATHOLIQUE D'ALSACE)



H. DARAGON, Éditeur

30, Rue Duperré, 30

PARIS IX<sup>e</sup>

[1907]



# UN FAUX LOUIS XVII

## LE BARON DE RICHEMONT

### EN ALSACE

1849-1851

---

Vulgus vult decipi, decipiatur ergo.

Que de gens se sont laissé duper par de vulgaires aventuriers qui ont spéculé sur leur crédulité! De là tant de faux prétendants aux trônes en tout temps, en divers pays, notamment au siècle dernier en France, où nombre de chevaliers d'industrie se sont affublés du nom de Louis xvii. De nos jours encore un *Naundorf* qui tire son origine du prétendant Charles Guillaume Naundorf, horloger prussien, né à Potsdam en 1785, essaie de faire valoir ses droits à la couronne de France, et affirme que ses titres se trouvent aux archives de Berlin!!

G. Lenôtre fit paraître en 1903, chez Perrin à Paris, une seconde série de ses études, intitulées : *Vieilles manuscrits, vieux papiers*. Sans oser se prononcer, il cite





témoignage de la femme du cordonnier Simon,<sup>1)</sup> morte en 1819, laquelle affirma qu'elle avait fait évader le petit prisonnier Louis xvii, en lui substituant un enfant rachitique et *muet*. Mais que vaut le témoignage de cette mégère? N'aurait-elle pas été achetée par les ennemis de la légitimité, voire même de la France, qui, en infirmant la succession au trône de Louis xviii, cherchaient à bouleverser la France? Si le jeune prince, né le 27 mai 1785, avait été délivré en 1794, où la femme de Simon fut remplacée par Gomin et Lasne, comment a-t-il pu rester ignoré des légitimistes et du monde entier jusqu'en 1815, époque, où ont commencé à surgir les faux Louis xvii!!!

Le vrai Louis xvii, malgré les soins que lui prodigua surtout Gomin qui l'aimait comme un père, succomba, le 8 juin 1795, aux tortures<sup>1)</sup> que lui avaient fait subir l'infâme couple Simon. Son corps fut inhumé, *dans une fosse commune*, au cimetière de Sainte Marguerite, où l'on avait enterré, le 16 octobre 1793, sa mère Marie-Antoinette. La république avait dépensé 7 frs. pour le cercueil de la reine. On a extrait depuis de la *fosse commune* un squelette que l'on affirma être celui de l'enfant substitué à Louis xvii par la femme Simon. Ce squelette déjà examiné en 1846 le fut de nouveau en 1894 par les docteurs de Backer, B. Chant, Magitot, Manouvrier et Oscar Amoïdo qui affirment que ce squelette ne peut être celui d'un enfant de 10 ans, mais bien d'un jeune

1) Simon fut guillotiné après la chute de son maître Robespierre, le 27 juillet 1794. Il fut remplacé par Gomin et Lasnes qui traitèrent Louis xvii plus humainement jusqu'à sa mort, 8 juin 1795. Ils s'entretinrent avec le prince; donc la version de la femme Simon est une fable.

2) Leboeuf, employé de la commune, témoin un jour des mauvais traitements que Simon infligeait au prince, ne put s'empêcher de dire : « Citoyen Simon, ne rougis-tu donc pas de torturer ainsi un enfant ? »

homme de 14 à 18 ans.<sup>1)</sup> Preuve, disent les partisans actuels des Naundorf que le dauphin n'est pas mort au temple. Preuve, peut-on répliquer avec plus de raison, que ce squelette tiré de *la fosse commune*, n'est pas celui de Louis xvii.

Laissons le prussien Naundorf revendiquer ses titres et parlons d'un autre Louis xvii, soi-disant baron de Richemont, qui parut sur la scène après la chute du roi des Français, Louis Philippe, à une époque où il comptait pouvoir pêcher en eau trouble. Ce qui le mit un instant en vogue, ce fut l'attente générale d'un *homme* qui devait sauver la société menacée par les insurgés, les *rouges*, des journées de juin 1848. Cette attente fut encore excitée par la fausse opinion de l'existence de Louis xvii, qui régnait jusque dans les hautes classes de la société.

Chose étrange, Mgr Tharin, vicaire général de Besançon, puis évêque de Strasbourg, 1824—26, ensuite précepteur du dauphin Henri v, affirma jusqu'à son décès, 1843, l'existence de Louis xvii. On s'explique ainsi pourquoi cette croyance trouva facilement des partisans parmi certains membres du clergé d'Alsace qui interprétèrent en ce sens les dires de la prétendue voyante<sup>2)</sup> de Niederbronn, Elisabeth Eppinger, fondatrice de la Congrégation des sœurs du Très-Saint-Sauveur.

1) Cf. Rosier de Marie, samedi 3 décembre 1904.

2) Nous déclarons une fois pour toutes qu'en employant les termes de *visions, prophéties, extases, extatique*, etc. nous n'entendons pas affirmer la réalité, la *credibilité* des choses désignées par ses expressions. Nous nous en servons comme dénominations vulgairement reçues par tout le monde à cette époque, aussi bien par les adversaires que par les partisans d'Elisabeth Eppinger. Nous regardons les autorités ecclésiastiques comme seules compétentes pour juger du caractère surnaturel des phénomènes en question. (N. d. l. R.).

Cette simple fille de paysans, née à Niederbronn le 9 septembre 1814, prétendit avoir eu des visions et des révélations vers 1846. On crut voir plus tard dans ses paroles, la prédiction de la guerre du Sunderbund en Suisse, de la chute de Louis Philippe, de la révolution à Rome etc. Le curé de Niederbronn, J. D. Reichhard, notifia chaque semaine à Mgr Ræss, évêque de Strasbourg les visions de la fille Eppinger. L'évêque vint à Niederbronn en juillet 1846 pour examiner de près la visionnaire. Peu après se propagea la rumeur publique que Niederbronn possédait une personne favorisée d'*extases*, et on ne parla plus que de l'*extatique* de Niederbronn.

En février, mars et avril 1848, Elisabeth Eppinger disait que Dieu ferait monter sur le trône de France un *homme* qui vit à l'étranger, dont les devanciers avaient fait du bien à l'Eglise; il humilierait les schismatiques etc. Tout cela fut appliqué plus tard à Napoléon III, qui dans la guerre de Crimée humilia les Russes; mais au moment même le clergé de Niederbronn, le vicaire Gapp excepté, s'imagina que l'homme en question ne pouvait être que Louis XVII, et l'administrateur Lienhart fit accroire à la voyante que c'était le baron de Richemont.

M. l'abbé Thiébaud Georges Lienhart, né à Soultz-sous-forêt, 1) 16 juillet 1807, avait été professeur puis directeur au petit séminaire de Strasbourg, où ses collègues le surnommaient « la franchise ». 2) C'était un

1) Son père, huissier, était le frère du fameux théologien Georges Thiébaud Lienhart supérieur au grand séminaire de Strasbourg, parrain de son neveu.

2) C'est ce qu'il écrivit à M. l'abbé Charles Meyer, jadis son élève, mort à Strasbourg en mai 1903.



prêtre fort pieux, assez fortuné, au cœur d'or, mais en qui le sentiment dominait le jugement. Arrivé à Niederbronn, le 24 mars 1849, en qualité de prêtre auxiliaire, il paya sa pension chez le curé et dans l'ardeur de son zèle il espérait pouvoir convertir tous les protestants de la localité à la foi de l'Eglise catholique. Pour obtenir cette grâce, il disait le sainte Messe chaque samedi, le Saint Sacrement exposé, et invitait les âmes dévotes à communier avec lui à cette intention. Un converti célèbre, M. le vicomte Théodore de Bussière, propriétaire du château de Reichshofen, lui était dévoué corps et âme.

Dans les premiers jours du mois de mai 1849, *Claude Ignace Busson*, chan. hon. de Besançon, ancien secrétaire des affaires ecclésiastiques et précepteur de la sœur de Henri v, vint loger au presbytère de Niederbronn, d'où il data ses *Premières lettres sur l'extatique de Niederbronn*. Compatriote et ami de Mgr Tharin, il croyait, sans doute lui aussi, à l'existence de Louis xvii, qui fut bientôt personnifié dans le prétendu baron de Richemont.

Voici comment Mgr Ræss, évêque de Strasbourg, entra en relation avec cet aventurier dont, malgré sa prudence,<sup>1)</sup> il devint la dupe. Citons le propre témoignage de Mgr, en date du 6 février 1850.

... « Comme cette personne (Elisabeth Eppinger) voyait toujours dans ses extases *l'homme* de la Providence, M. le curé mit, le 26 mai

<sup>1)</sup> En une lettre datée du 29 juillet 1850 Mgr Ræss écrit : « St. François de Sales, recommandant simplicité et prudence, dit qu'il préfère *une* colombe à 99 serpents.... J'ai fait le contraire : j'ai préféré 99 serpents à une colombe et avec mes 99 serpents je n'ai pas encore pu découvrir que cette pauvre fille (Elisabeth Eppinger) eût cherché à faire une dupe. Je me suis bien gardé et me garderai toujours de le devenir. »



1848, quatre portraits sous les yeux d'Elisabeth ; parmi ces portraits se trouvaient celui du duc de Bordeaux et celui du baron de Richemont, qui prétend être *Louis Charles de France*, ou Louis XVII sauvé du Temple. Elle examina l'un après l'autre, prit celui du baron de Richemont et dit : « C'est celui qui a le plus de ressemblance avec l'homme que j'ai vu ; mais son regard est plus vif ; il a plus de barbe et n'a point d'épaulettes ; il est aussi plus vieux. »

Vers la fin du mois de juillet 1848 nous nous transportâmes à Niederbronn pour examiner l'état extraordinaire d'Elisabeth Eppinger. Nous la vîmes trois fois, mais nous nous abstinmes de lui parler de cet événement temporel, nous bornant à lui adresser des questions sur ses extases et à recueillir ce qu'elle se disait chargée de communiquer.

Le 31 mai 1849 nous fîmes un second voyage à Niederbronn et cette fois nous parlâmes formellement à Elisabeth de l'homme prédestiné. Nous lui demandâmes si elle était bien sûre d'avoir entendu les paroles concernant le fils de Louis XVI et rappelées à nous par le curé dans différents bulletins ; si elle maintenait tout ce qu'elle avait entendu et dit à ce sujet ; et si depuis de nouvelles communications lui ont été faites, etc.

Elisabeth nous assura de la manière la plus positive et la plus énergique, qu'elle maintenait tout ce qu'elle avait entendu, qu'elle était convaincue de la vérité de la chose ; qu'on devait continuer à prier pour la conversion de l'homme ; qu'il ferait de grandes choses ; qu'il serait l'ami du peuple, le protecteur de la religion etc.

Depuis cette époque Elisabeth parla très rarement de l'homme. D'ailleurs elle était absorbée par la vie active et par l'établissement d'une communauté religieuse, sous la direction de M. Reichhar, curé.

Le 2 janvier 1850 nous reçûmes une lettre de M. Houzelot<sup>1)</sup> de Paris, qui avait fait le voyage de Niederbronn, pour consulter sœur Alphonse Marie (Elisabeth Eppinger) sur plusieurs affaires personnelles. Il profita en même temps de cette occasion, pour s'informer de la réalité des révélations faites à cette pieuse fille. M. Houzelot nous raconta dans sa lettre tout ce dont il avait été témoin et le lendemain il vint nous raconter de vive voix d'autres détails très-intéressants qui ne lui permettaient plus de douter de la vérité des faveurs surnaturelles accordées à la religieuse.

1) J'ignore la carrière de ce Houzelot qui a dupé M. Lienhart, lequel a influencé sœur Alphonse et qui ensemble ont induit en erreur l'évêque Reuss.

Lorsque dans la conversation il fut question du fils de Louis XVI et du baron de Richemont, nous fîmes intérieurement l'observation que si ce prince existait encore réellement, cela ne pourrait que très difficilement être un autre que le baron de Richemont, puisque aujourd'hui aucun autre ne revendique l'identité. Nous nous dîmes en même temps, si la pieuse fille voit dans ses extases le personnage mystérieux, elle doit le voir tel qu'il est maintenant; si elle le voit si souvent et que le baron de Richemont est ce personnage, elle doit le reconnaître immédiatement s'il se présente à elle *sans qu'elle se doute de cette visite*. Si elle ne reconnaît pas le baron pour le personnage qui lui apparaît continuellement, les prétentions du baron seront bien compromises; si au contraire elle le reconnaît immédiatement, il ne sera plus guère possible d'avoir des doutes bien fondés sur l'illustre origine du baron de Richemont et sur ses mystérieuses destinées. Dans tous les cas, nous disions-nous, une entrevue contribuerait puissamment à faire apprécier la position de l'extatique et celle du Prétendant, et puisqu'elle est obligée de prier et de faire prier pour sa conversion et que ses paroles ont arraché à une multitude de personnes des larmes de repentir, cette visite pourrait produire les plus salutaires impressions sur l'esprit et le cœur du personnage en question. Et puis ayant reçu à cet égard des révélations si étonnantes, n'aurait-elle pas aussi la mission de changer, avec la grâce de Dieu, le cœur de cet homme?

Nous demandâmes donc à M. Houzelot, s'il connaissait très personnellement M. le baron de Richemont. Sa réponse affirmative nous engagea à lui dire : « Eh bien! priez-le de venir voir lui-même l'extatique. » — Permettez-vous que je le prévienne de votre part? — « Je le veux bien; mais il faut absolument que personne ne soit initié au secret que vous et lui; cela est très important. » En congédiant M. Houzelot nous lui dîmes de revenir le lendemain; notre intention était de lui indiquer les moyens d'exécution.

Le lendemain M. Houzelot se présente de nouveau. Voici la ligne de conduite que nous lui avons tracée pour M. de Richemont. « Vous lui écrirez de se mettre en règle quant aux passe-ports. Il prendra la route de Metz et là une diligence de Strasbourg passant par Bitche et Niederbronn. A Niederbronn il descendra à l'*Arbre vert*<sup>1)</sup> et de là il ira immédiatement et directement au couvent, se fera annoncer comme un *Monsieur venant de Metz* et qui désire parler à sœur

1) Auberge tenue alors par veuve Isenmann, plus tard débit de marchandises de la famille Bastard.



Alphonse Marie. Il est probable qu'on lui répondra que personne ne peut être admis auprès de la religieuse sans la permission du curé, supérieur du couvent. En ce cas il ira prier M. le curé de le présenter à l'extatique; il suffit qu'il lui dise qu'il vient de Metz. M. le curé ne lui fera pas de questions indiscrettes, puisqu'il est habitué à voir arriver tous les jours beaucoup d'étrangers qui viennent consulter la pieuse fille pour leur vie intérieure. M. le baron se fera également présenter à la sœur *Madeleine Stohwasser*<sup>1)</sup> qui prétend voir souvent le fils de Louis XVI devant une statue de la sainte Vierge. Quant à vous, disions-nous à M. Houzelot, si vous pouvez disposer de votre temps, vous pourriez le jour de son arrivée à Niederbronn, vous transporter là-bas et lui montrer de loin le couvent, si toutefois cela peut se faire sans que vous soyez aperçu d'*aucun ecclésiastique*, ni d'aucune personne attachée au couvent, pour ne pas éveiller le moindre soupçon. Il est de la plus haute importance que personne ne soit prévenu ni puisse se douter de la chose.

Le 5 janvier M. Houzelot vint nous donner lecture de sa lettre adressée la veille à M. le baron de Richemont. Nous y avons trouvé la substance de presque tout ce que nous lui avons dit et recommandé. Le mercredi 9 janvier il vint nous montrer la réponse du baron conçue en ces termes.

Paris, 7 janvier 1850.

Monsieur,

Comme je n'ai jamais reculé devant l'accomplissement d'un devoir, je vais prendre mes mesures pour me mettre en route dès que je pourrai le faire avec sécurité et pour cela il me faut quelques jours pour faire mes préparatifs. Mais comment aller prendre un passe-port sans être vu? Tous à la police me connaissent et sauront par conséquent où je vais; ce qui ne serait pas sans danger. Il me semble qu'il est plus prudent que je parte avec le mien; il n'est pas question au surplus du fils de Louis XVI dans mon passe-port; et il n'est pas encore périmé. Je suivrai vos indications.

Malgré toute la célérité que je puis y mettre, il m'est impossible de partir de Paris avant le 14 de ce mois. Il y a tant de précautions à prendre!

Présentez-lui (l'Ev. de Strasbourg) bien mes respects et recevez l'assurance de mes sentiments.

signé L. Ex-Baron de Richemont.

1) De Niederbronn et amie de l'extatique. Sa sœur était cuisinière chez M. le chanoine Doffner.



Le baron arriva à Niederbronn par la diligence de Metz, le jeudi 17 janvier à midi, accompagné d'un jeune gentilhomme, M. Emmanuel de Leudeville. 1) M. Houzelot se trouvait déjà à l'hôtel de l'*Arbre vert*, sans qu'il eut été vu d'aucune personne, ayant accès au couvent. A 3 heures il accompagna les deux étrangers vers le couvent et s'éloigna. »

Coupons ici la relation de Mgr Ræss pour rendre compte de l'entrevue du prétendant.

Mgr Ræss avait recommandé à M. Houzelot de ne révéler à personne le secret de la visite du baron de Richemont. Il n'en dit mot à M. le curé Reichhard, mais il prit pour confident l'administrateur Lienhart qui, à la nouvelle de l'arrivée du baron, se rendit au couvent pour annoncer à sœur Alphonse Marie que l'*homme* était arrivé et voir si elle le reconnaissait.

Voici, au sujet de la visite, un extrait du rapport que M. Reichhard envoya à Mgr Ræss sous la date du 19 janvier 1850.

« Jeudi dernier, 17 janvier 1850, à midi sont arrivés à Niederbronn, par la diligence de Paris, passant par Metz, deux Messieurs, l'un avancé en âge, d'un port majestueux et les cheveux gris; l'autre jeune, d'une figure distinguée. A 3 heures après-midi ils se sont présentés à notre couvent et ont demandé à parler à la Mère supérieure Alphonse Marie. J'étais occupé à écrire au réfectoire 2), quand la portière les a introduits. Ils se sont présentés à moi comme deux Messieurs venant de Metz et désirant parler à l'exaltique de Niederbronn. Je les ai reçus amicalement et leur ai donné quelques explications sur le nouvel ordre, en attendant qu'ils pussent être admis auprès de la chère Mère, chez laquelle se trouvait M. Lienhart.

Quand celui-ci se fut retiré je les ai annoncés comme deux Mes-

1) Né à Leudeville près Marolle (Seine-et-Oise) le jeune Emmanuel devint plus tard prêtre, chanoine honoraire et directeur de l'Œuvre *la Ste Famille*.

2) Le réfectoire du petit couvent se trouvait au rez-de-chaussée, près de la porte d'entrée et vis-à-vis de la chapelle, dont il était séparé par une sacristie et un corridor, duquel un escalier menait aux chambrettes de l'étage supérieur, occupées par sœur Alphonse et les religieuses.



sieurs de Metz et ai prié le Monsieur avancé en âge de vouloir bien me suivre chez la chère Mère. Celle-ci se promenait dans la chambre et se trouvait tout près de la porte au moment que je l'ai ouverte. Elle aperçoit le Monsieur qui se trouvait derrière moi dans le corridor et à l'instant elle reconnaît le regard et le nez du personnage mystérieux qu'elle avait vu tant de fois dans ses extases. Elle est saisie et se sent pressée à crier en français : *Loué soit Jésus-Christ M. Louis XVII!* Cependant elle se contient et se tait pour ne pas effrayer; mais elle était tellement frappée qu'elle a été obligée de s'asseoir sur une chaise, toute interdite, toute tremblante. Depuis plusieurs jours elle voyait l'homme en esprit et entendait continuellement ces paroles : *Il faut que tu lui parles toi-même* et tout-à-coup elle le voit devant elle. 1)

Pendant ce temps nous avons pris place en face de la chère Mère. Comme je ne me doutais de rien, je demande au Monsieur selon mon habitude, s'il a quelque chose à demander à Alphonse Marie. Il me répond que non; seulement, dit-il, ayez la complaisance de lui demander, si elle me connaît. Je fais la question en allemand et la chère Mère de sourire et de ne pas oser parler. Sur mon ordre de parler, elle me dit qu'elle connaît le Monsieur, que c'est la chose de laquelle elle a été obligée de me parler si souvent.

Comme je n'y comprenais rien, je lui dis : « Quoi? la chose? je n'y comprends rien, parlez? » Alors elle me dit en tremblant : « *C'est l'homme!* mais ne dites rien je vous en prie. » A ces paroles j'ai été frappé comme d'un coup de foudre et baissant la tête, je lui dis : « Mais que voulez-vous que je fasse? » Le Monsieur voyant mon embarras et l'embarras de la chère Mère, me prend par le bras et me dit : « Parlez! parlez! ne vous gênez pas! » Alors je lui dis : « Elle dit que vous êtes l'homme. » Et le Monsieur de répondre d'un ton ferme et assuré : « Oui! je le suis. » Là-dessus nous nous sommes retirés les deux, car la chère Mère tremblait de tout son corps et ne pouvait plus parler. La seconde entrevue a été fixée au lendemain matin vendredi à 9 heures. »

Quand M. Reichhard eut confronté à la sacristie le baron de Richemont avec la postulante Stohwasser 2)

1) Naïve, comme elle l'était, elle crut que l'étranger, dont M. Lienhart lui aura parlé, était l'homme de ses visions.

2) Entre temps, M. Lienhart aura pu encore influencer celle-ci.

qui le reconnut comme l'homme qu'elle avait vu à genoux devant la sainte Vierge, ils rejoignirent au réfectoire le jeune de Leudeville.

Après leur départ M. Reichhard remonta chez la chère Mère et lui exposa ses angoisses, disant qu'il craignait quelque illusion :

« Soyez tranquille, mon Rév. Père, dit-elle, c'est bien lui et pas un autre, j'en suis sûre. J'aurai bien des choses à lui dire demain. »

Le baron avait déjà visité quatre fois Elisabeth Eppinger, qui lui parla des devoirs d'un roi, quand M. Reichhard expédia son rapport à Mgr Ræss, en date du 19 janvier. Il y joignit une lettre dans laquelle il dit :

« L'homme est profondément touché. Il a commencé aujourd'hui auprès de M. Lienhart une confession générale et lundi prochain, le 21, jour mémorable,<sup>1)</sup> il recevra la sainte communion dans la chapelle de notre couvent. J'ai la conviction que cet homme a des principes et des sentiments dignes du fils du Roi Martyr. Mardi prochain il ira voir Votre Grandeur pour la prier de lui donner, dans la chapelle du palais, le sacrement de confirmation. Je prie Votre Grandeur de me donner, par le retour du courrier, un mot de réponse ».

Quand M. Reichhard envoya son rapport il ignorait encore que Mgr Ræss avait conseillé cette entrevue. Dès que l'évêque, dans sa réponse, l'en eut informé, il répondit, en date du 21 :

« Mgr si j'avais su que c'était Votre Grandeur, qui m'a causé cet embarras, dans lequel cette rencontre inattendue m'a mis, j'aurais été plus calme; mais enfin il fallait cela pour mieux confirmer l'affaire. Ces Messieurs viendront descendre chez V. Gr. demain entre 4 et 5 heures. J'ai prié M. Lienhart de les accompagner jusqu'à Strasbourg. Il communiquera à V. Gr. tous les détails que je n'ai pas pu écrire... »

1) Le roi Louis XVI fut guillotiné le 21 janvier 1793.



« Voici ce qu'elle (la chère Mère) dit à l'homme et à moi. Depuis le bon Roi qui fut mis à mort, tout alla injustement. Dieu n'a voulu d'aucun de leurs successeurs. Ils ont été punis pour leurs injustices. Par cet homme l'ordre doit être rétabli, mais d'une manière simple et humble. Il va endurer des souffrances, le mépris, la persécution. Il sera encore bien plus humilié par là et il apprendra mieux à connaître que par lui-même il ne peut rien; que Dieu seul peut tout. Mais après ses souffrances, Dieu lui accordera un grand pouvoir. Il faut que par lui l'Eglise obtienne ses droits et ses libertés. Il doit se garder de toute attache humaine et des flatteurs qui ne cherchent que l'argent et les honneurs. C'est ainsi que les royaumes se perdent. Le roi est le représentant de Dieu sur la terre; tout ce qu'il fait, il ne doit le faire que pour Dieu et en son saint Nom. Il doit donc avant de rien entreprendre se prosterner devant la croix et demander du secours à Dieu. Il ne doit jamais compter sur ses lumières naturelles, ni s'appuyer sur la prudence du siècle. *L'homme* sera le père du peuple, des pauvres et des malheureuses. Il rétablira la sanctification du dimanche et des jours de fête. »

Reprenons à présent la suite du mémoire de Mgr Ræss en date du 6 février :

« Mardi 22 janvier, après 4 heures du soir, arrivèrent chez nous les trois voyageurs accompagnés de l'abbé Thiébaud Georges Lienhart, aujourd'hui coopérateur de M. le curé de Niederbronn. Nous fûmes frappés de la ressemblance de *l'homme* avec quelques membres de la famille royale, <sup>1)</sup> surtout avec l'ex-roi Louis Philippe. Les conversations que nous eûmes avec lui, nous donnèrent une haute idée de ses connaissances, de son expérience, de ses sentiments de justice,

1) M. le chanoine Ahlfeld, curé de St Pierre-le-Vieux à Strasbourg était aux eaux de Niederbronn, logeant au presbytère, quand le baron de Richemont revint à Niederbronn en juillet 1851. Quand le prétendant, suivi du vicomte de Bussière, eut franchi le seuil du salon du presbytère, où M. Lienhart conversait avec M. Ahlfeld et M. Strub, supérieur de Marienthal, le curé de St Pierre-le-Vieux, connu pour son exquise politesse, s'esquiva avec M. Strub et ensemble ils stationnèrent sur le perron de l'escalier. Là M. Strub dit à M. Ahlfeld : « Avez-vous remarqué le nez bourbonien du prétendant? — Ma foi! répartit le curé de St Pierre-le-Vieux, son nez ne ressemble pas plus au nez des Bourbons que ma botte. D'ailleurs cet homme ne saurait être un prince, il ignore les premiers éléments de la politesse, car il n'a pas même daigné nous saluer. »



de sa fermeté et de sa discrète simplicité. Sans avoir l'air de le questionner, nous lui fournîmes l'occasion de s'expliquer sur plusieurs circonstances difficiles de sa vie. Il le fit avec beaucoup de candeur avec plus de développements que nous n'osions espérer et sans éprouver le moindre embarras. Jamais nous ne l'avons trouvé en défaut. Mais ce qui nous a le plus surpris, ce sont ses principes religieux et politiques et leur parfaite conformité avec toutes les règles du dogme catholique et de la vie chrétienne. Ce qui nous étonna d'autant plus qu'il nous avait été dépeint sous de toutes autres couleurs. Ce n'est que les larmes aux yeux qu'il nous parla des faveurs que Dieu lui avait accordées dans l'humble chapelle de Niederbronn.

Le lendemain la sainte messe et la confirmation furent fixées à 7 heures et demie. Personne n'y assista que les deux compagnons de voyage du baron, M. Spitz, curé de la cathédrale, <sup>1)</sup> l'abbé Lienhart et notre neveu et secrétaire, l'abbé Kœnig. <sup>2)</sup> Avant la sainte messe j'ai envoyé l'abbé Lienhart pour lui demander s'il voulait aussi recevoir la sainte communion et si auparavant il n'avait pas besoin de son saint ministère. Le baron lui répondit, qu'il désirait communier et que jamais de sa vie il n'avait éprouvé ce calme et ce bonheur; qu'il ne sentait même plus d'impatiences, lui que jadis la moindre chose impatientait.

Après la confirmation, l'abbé Lienhart prit congé pour retourner à Niederbronn. En lui faisant ses adieux le baron pleura comme un enfant, nous en fit après ses excuses, disant, qu'après avoir été abandonné et persécuté toute sa vie; il était profondément touché de la bonté et du dévouement qu'on lui témoignait.

Dans le courant de la journée le baron alla voir la ville, la cathédrale, la statue de Kléber <sup>3)</sup> et Mme Vve Picquet dont le mari lui avait été très dévoué et dont l'oncle avait été maître de dessin des princes. Mme Picquet montra à l'homme le portrait de son oncle, qu'il avait vu souvent dans sa tendre jeunesse, en lui disant : « Voici, Mgr, le portrait de votre maître de dessin. » L'homme répondit sur le champ : « Non seulement lui était auprès de moi, mais aussi sa sœur qui fut une de mes femmes des chambre, » circonstance dont Mme Picquet

1) Ami intime de M. Lienhart et ancien supérieur du Petit Séminaire.

2) Plus tard curé de Rosheim.

3) Richemont disait qu'après avoir été sauvé du Temple et méconnu par les siens, il s'engagea dans l'armée de Kléber en Egypte, perdit la foi et devint même ardent républicain. Il fallait être crédule à l'excès pour admettre une pareille auto-biographie.

ne pense pas avoir jamais parlé à feu son mari, et chose à peu près oubliée dans sa propre famille.

En prenant congé de nous de la manière la plus affectueuse et en nous demandant à genoux notre bénédiction. M. le baron nous dit à peu près ces paroles : « Je comprends parfaitement la délicatesse de votre position. La chose est tellement extraordinaire qu'*avant* le dénouement providentiel le monde ne voudra pas y croire. Il faut donc avant tout, que votre saint ministère ne soit pas compromis et tourné en ridicule.<sup>1)</sup> A cet égard je n'aurai pas à me reprocher la moindre indiscretion. »

Il pouvait me demander un procès-verbal de tout ce qui a eu lieu, ou au moins des circonstances principales, il ne l'a pas fait ni directement, ni indirectement, ni explicitement ni implicitement, ce qui nous semblait prouver que dès lors il mettait toute sa cause entre les mains de Dieu.

M. le baron de Richemont est reparti pour Paris, jeudi 24 janvier 1850, à 4 heures après-midi.

Fait à Strasbourg ce 6 février 1850. »

En avril 1851 M. Lienhart se rendit à Paris et logea chez le « vieux Papa<sup>2)</sup> », rue Tournon 9. Comme le prétendant affirmait que sa sœur la duchesse d'Angoulême<sup>3)</sup> le reconnaîtrait infailliblement, si elle daignait lui accorder une audience, l'empressé M. Lienhart se chargea du soin de ménager cette entrevue. Nanti d'un *celebret* et d'une lettre de Mgr Ræss au converti Hurter, alors à Vienne, l'administrateur de Niederbronn se rendit à Frohsdorf en passant par Munich et Vienne. Grâce

1) On avait répandu le bruit plus tard que Richemont s'était fait confirmer aussi par l'évêque de Versailles, depuis archevêque de Rouen, mais M. l'abbé Brandt écrivit à Mgr. Ræss, 31 août 1850, que le sujet confirmé par l'évêque de Versailles était Naundorf.

2) C'est ainsi qu'il qualifia le Baron de Richemont dans sa lettre à Mgr Ræss.

3) Marie Thérèse de France, sœur aînée de Louis XVII, fut échangée à Huningue (Alsace) contre cinq prisonniers révolutionnaires, 24 décembre 1795. Elle resta trois ans à Vienne, se maria, 11 juin 1799, avec le duc d'Angoulême fils aîné de Charles X, mourut sans enfants, et fut enterrée à Goertz (Autriche).

au comte de Montbel <sup>1)</sup> M. Lienhart fut reçu par la duchesse qui exigea que le comte assistât comme témoin à l'audience, laquelle eut lieu le 5 juin.

Voici comment l'abbé Tribuquet, aumônier de la famille royale, rend compte de l'audience, en une lettre adressée à son ami M. Dubois de Néhaut, ancien magistrat.

Frohsdorf 10 juin 1851.

Mon cher condisciple.

Il vient de se passer ici une chose dont il n'est pas inutile que vous soyez informé.

Jeudi dernier, 5 du courant, est arrivé à Frohsdorf un ecclésiastique du diocèse de Strasbourg nommé M. Lienhart, se disant curé de Niederbronn <sup>2)</sup> et demandant à parler à la Reine pour une affaire importante.

M. le comte de Montbel à qui il s'était adressé pour obtenir une audience de la princesse, devinant aussitôt de quoi il s'agissait <sup>3)</sup>, alla prendre les ordres de la Reine qui hésita un instant à recevoir le voyageur. Puis elle y consentit à condition qu'il y aurait un témoin de l'entrevue pour éviter les fausses interprétations qui pourraient être données à ses paroles. Cette condition parut manifestement contrarier M. Lienhart, mais il fut bien obligé de s'y soumettre. M. de Montbel assista.

M. le curé de Niederbronn dit alors qu'il était envoyé par son confesseur <sup>4)</sup> et par son Evêque pour remplir auprès de la fille de Louis XVI une grande mission, celle de lui annoncer que son frère est vivant; que c'est M. le baron de Richemont; qu'ils ont de ce double fait des preuves irréfragables; qu'ils sont prêts à les produire et qu'ils demandent en conséquence que la Princesse ne se refuse pas plus longtemps à reconnaître son frère.

1) M. de Montbel, maire et député de Toulouse, fut appelé par le ministre Polignac, en 1829, à la direction des cultes et de l'instruction publique, après la démission de M. Feutrier. M. Busson secrétaire-général des affaires ecclésiastiques sous Feutrier, travailla encore deux mois avec M. de Montbel. — Quelques documents portent Montheil, au lieu de Montbel.

2) Lienhart était administrateur de Niederbronn.

3) Était-il prévenu par M. Busson?

4) M. Reichhard, supérieur du couvent, qui garda le titre de curé de Niederbronn jusqu'en septembre 1856.



La Reine a répondu qu'elle s'affligeait de voir des ministres de Jésus-Christ, des hommes aussi haut placés, aussi respectables que l'Évêque de Strasbourg, se laisser prendre par amour du merveilleux, à une pareille imposture ; que de 1793 à 1815 nul n'avait réclamé une qualité à laquelle une foule d'aventuriers ont prétendu depuis ; qu'on n'a pas compté moins de 26 avant Richemont qui fait le 27<sup>e</sup> ; que pour elle, jamais elle n'avait douté de la mort de son frère 1) ; que l'état où elle le trouva la dernière fois qu'elle le vit, ne faisait que trop présager sa fin prochaine ; que les sieurs Gomin et Lasne, qui avaient été chargés de la garde de leur personne après le 9 thermidor, lui donnaient chaque jour des nouvelles du jeune prince ; que ces deux hommes le connaissaient parfaitement ; qu'ils sont restés auprès de lui jusqu'à la fin ; qu'ils ont reçu son dernier soupir, qu'ils sont venus le 8 juin 1795 lui annoncer que son frère n'était plus ; qu'elle-même d'une fenêtre de sa prison a vu passer le cercueil suivi de Gomin et de Lasne qui l'ont accompagné au cimetière ; qu'ils ont encore vécu longtemps après ; que l'un d'eux était attaché à son service ; que l'un et l'autre lui ont tenu constamment le même langage ; qu'ayant toujours eu la certitude que son frère était mort, elle n'a pu le reconnaître dans aucun des imposteurs qui se sont présentés successivement depuis 1815 et qu'elle ne peut pas davantage le reconnaître aujourd'hui dans Richemont.

— Cependant répliqua ici l'interlocuteur, l'Extatique affirme que votre frère est vivant et que c'est bien véritablement le baron de Richemont.

— Preuve évidente, répartit la princesse, que l'Extatique est une visionnaire. On me menace, ajouta-t-elle, des jugements de Dieu.

1) Après la chute de Robespierre et l'exécution de Simon, Gomin, chargé de garder Louis XVII, trouva ce prince couché en un lit dont depuis 6 mois on n'avait point renouvelé les draps ; l'odeur du cachot était insupportable. Par trois fois il pria le comité du salut public d'envoyer un médecin, vu que l'enfant ne pouvait plus se tenir debout, ayant le corps tout enflé. Enfin on envoya le D<sup>r</sup> Desault avec un commissaire qui, en voyant le prince, s'exclama : Voilà un enfant perdu ! On permit à Gomin de le porter au grand air sur la tour du temple et de le récréer en accompagnant du violon le chant de Lasne, second gardien. C'est dans les bras de ce dernier que Louis XVII expira le 8 juin 1795, à 3 heures du soir, âgé de 10 ans, 2 mois, 12 jours. Il fut enterré le 10 juin, à 6 heures du soir au cimetière de Ste Marguerite en un cercueil formé de quatre planches. Le convoi se composa de 8 soldats qui précédaient le cercueil, de 8 autres qui suivirent, auxquels se joignirent les employés et les deux gardiens Gomin et Lasne. Le jeune roi fut mis dans la fosse commune sans aucun signe extérieur.

Cf. Les lys de France par A. Hensler, Benziger 1905.



Personne assurément ne les redoute plus que moi, mais c'est précisément parce que je les redoute, que je ne veux rien faire de ce qui m'est demandé.

L'entretien finit là. M. l'abbé retourna à l'auberge où il était logé ; mais comme la voiture qu'il avait retenue pour le reconduire au chemin de fer ne pouvait partir qu'à 8 heures du soir, il se promena longtemps dans la rue, en attendant l'heure indiquée. Nous l'abordâmes, mais nous ne pûmes rien en tirer qui nous fit croire qu'il eut changé d'avis. Nous sûmes plus tard que la famille royale, allant à la promenade en calèche découverte après le dîner, avait passé deux fois tout près de lui et que tandis que tout le monde était le chapeau bas, lui seul l'avait sur la tête. Nous aimons à penser qu'il n'y a eu là aucun calcul et que c'était de sa part une distraction. Quand vous irez à Niederbronn, vous entendrez probablement parler du voyage de l'abbé Lienhart, je vous serais obligé de me mander l'impression qu'il en a rapportée <sup>1)</sup>.

l'abbé Tribuquet.

M. Lienhart s'en retourna mécontent par Salzbouurg à Niederbronn, où le baron de Richemont revint le trouver en juillet. Celui-ci se rendit ensuite à Marienthal et après avoir fait visite à quelques vieilles familles nobles d'Alsace, alla dîner avec le chevalier d'Olry, chez Mgr Ræss au château de Sigolsheim, 10 juillet 1851. Dans la matinée du dit jour, M. Dubois de Néhaut eut un entretien avec l'évêque que celui-ci relata comme suit sous la date du 17 juillet <sup>2)</sup>.

« Jeudi 10 juillet 1851, entre 9 et 10 heures du matin, je reçus, à la campagne de Sigolsheim, la visite d'un Monsieur qui me présenta son passe-port et une lettre adressée à lui par M. l'abbé Tribuquet, aumônier de la famille royale à Frohsdorf. Le passeport et l'adresse

1) M. Lienhart qui rêvait devenir grand aumônier de France, sous le règne de Louis XVII, s'exprima depuis avec mépris au sujet des personnages et du cérémonial de la cour de Frohsdorf. Il eut même l'illusion de croire que la chapelle qu'il avait construite, en 1851 au hameau du Wasemberg près Niederbronn, deviendrait plus tard le siège d'un archevêché.

2) Ce document a été communiqué par M. le chanoine Ræss, neveu de l'évêque.

portaient le nom Dubois de Néhaut, ancien magistrat. M. Dubois me pria de prendre lecture de la susdite lettre dans laquelle M. Tribuquet lui annonçait que récemment il était venu à Frohsdorf un abbé Lienhart, se disant envoyé par la Mère Alphonse, par son confesseur, par l'Évêque de Strasbourg; ajoutant qu'il était chargé de faire connaître à Son Altesse Royale, Mme la duchesse d'Angoulême les faits extraordinaires qui se passaient à Niederbronn et qui prouveraient l'existence de Louis XVII, frère de la duchesse. La lettre affirmait que M. Lienhart eût une audience de la Reine qui lui disait entre beaucoup d'autres choses, qu'elle était convaincue de la mort de son frère, qu'elle ne comprenait pas comment un évêque pouvait se laisser tromper par une visionnaire, etc. ».

Je répondis à M. Dubois que la lettre contenait des choses tout à fait inexactes, mais qu'avant de les signaler il importerait peut-être de lui exposer en abrégé, pour être transmisé à la famille royale, toute l'histoire de la Mère Alphonse et des événements qui ont eu lieu à Niederbronn, depuis la manifestation de l'état extraordinaire de cette personne jusqu'à ce jour. J'en fis effectivement un récit succinct, regrettant de n'avoir pas sous les yeux les nombreux documents qui s'y rapportent, de ne pouvoir citer textuellement et d'être obligé de m'en rapporter à ma mémoire; que cependant je garantisais le fond etc. . .

M. Dubois prit des notes.

Arrivé au mois de mai 1851, je racontais à M. Dubois comment M. l'abbé Lienhart est venu me trouver, en tournée pastorale, pour me dire que la Mère Alphonse lui conseillait de faire ce voyage de Frohsdorf<sup>1)</sup> et de m'en demander la permission; que je lui ai répondu que je ne m'opposerais pas à ce voyage, que cependant je lui défendais de se présenter comme envoyé par moi; que tout ce que je pouvais faire était de lui donner un *celebret*<sup>2)</sup> comme à tout autre prêtre qui se met en voyage; que je lui avais fait observer que probablement il ne serait pas reçu par la duchesse, mais que si contre mon attente il obtenait cette faveur et qu'on voulut entendre le récit de ce qui se passait à Niederbronn, je l'autorisais à dire à la famille royale, que seul je suis en possession de tous les documents y rela-

1) Se faisant sans doute l'écho du désir personnel de M. Lienhart.

2) Mgr Ræss remit encore entre les mains de M. Lienhart une lettre à M. Hurter qui habitait Vienne. Dans cette lettre datée de Ferrette, 20 mai 1851, il pria le savant de donner des conseils à M. Lienhart: « Quant à moi je reste simple observateur, dit-il, et abandonne tout au bon Dieu ».

tifs; que ces documents, à l'exception d'un mémoire envoyé au St Père, qui approuvait ma ligne de conduite, n'étaient pas encore sortis de ma main, mais que je les mettais à la disposition de la famille.

— Vous voyez donc, Monsieur, ai-je ajouté, que je n'ai envoyé personne; que M. Lienhart n'a pas pu dire qu'il était *envoyé par moi*; que quant aux paroles que la lettre attribuait à Madame la duchesse d'Angoulême au dire de M. Lienhart, elles ont été prononcées par M. de Montbel et que Madame s'était bornée à dire à M. Lienhart quelques paroles qui ne prouvaient rien et qui trahissaient son émotion; que quant à moi, en m'occupant de l'affaire de Niederbronn, j'avais usé de mon droit et rempli un devoir, puisque tout cela se passait dans mon diocèse; que j'ai procédé avec beaucoup de lenteur et de circonspection; que je suis toujours resté à l'état d'observateur; que jamais je n'ai pu trouver la Mère Alphonse en défaut malgré les innombrables épreuves par lesquelles je l'ai fait passer; que malgré les pièces de conviction, je me suis jusqu'ici abstenu de me prononcer sur la question de l'existence du Dauphin et qu'on devrait apprécier cette réserve; que je n'ai répondu à aucune des lettres du prétendant; que cependant je lui ai administré le sacrement de Confirmation qu'il m'avait demandé et que pour le reste je me suis borné vis-à-vis des personnes qui me demandaient des renseignements, à leur exposer simplement les faits et vis-à-vis du prétendant aux devoirs de la politesse; qu'en ce moment il est dans le pays et qu'aujourd'hui même il viendrait dîner chez moi avec quelques autres personnes <sup>1)</sup>.

— Je le savais déjà, répliqua M. Dubois.

— Vous voyez donc, Monsieur, que j'agis ouvertement et que je n'en fais aucun mystère.

— Vous croyez donc à l'existence de Louis XVII?

— Je ne puis pas dire que j'en ai la conviction; mais les preuves que j'ai à cet endroit, je ne puis pas les regarder comme non avenues.

— Votre clergé n'y croit pas.

— S'il en est ainsi, cela prouve que je ne lui en parle pas et que je ne cherche pas à l'influencer sous ce rapport, en lui faisant connaître les motifs de crédibilité.

— Je ne puis donc pas avoir le bonheur d'annoncer à la famille royale que vous avez abandonné cet aventurier?

1) Entre autres M. le chevalier d'Oiry.



— Il faudrait avant tout prouver que c'est un aventurier et aller sérieusement à la recherche de son origine.

— Mais il est certain qu'il est fils d'un boucher.

— Il est plutôt certain qu'il ne l'est pas ; s'il était permis de mettre la main au feu, en témoignage d'un fait historique, j'aurais le courage de le faire pour attester qu'il n'est pas *Claude Perrin* de Lagny, pour lequel on veut le faire passer.

— Cependant l'*Univers* l'a prouvé.

— Avez-vous lu les articles de l'*Univers* ? En ce cas nous discuterons la question.

— Je dois avouer que je ne les ai pas lus.

— Et moi, je vous avoue, qu'historiquement parlant, je n'avais jamais cru à l'existence du Dauphin, mais que depuis que j'ai lu ces articles, je crois à la possibilité de son existence.

— Que faut-il donc pour vous convaincre du contraire ?

— Il ne me faut rien moins qu'une déclaration nette, précise et bien motivée de la part de Mme la Duchesse d'Angoulême. Il me faut en second lieu qu'on traîne le prétendant devant les tribunaux, qu'on aille à la recherche de son état civil ; qu'on le fasse juger et s'il y a lieu condamner comme un aventurier.

— On ne le fera jamais !

— Et pourquoi pas ?

— Parce que d'abord on donnerait de l'importance à un escroc ; puis le parti légitimiste le donnerait en spectacle au détriment de sa cause et s'exposerait à la risée des hommes de désordre.

— On a bien soumis à un examen plusieurs faux dauphins qui avaient moins d'adhérents que le baron de Richemont, puisqu'on a découvert leur origine. Quant à celui-ci on sait que ceux auxquels il importait d'aller à la recherche de son origine, n'ont jamais voulu le faire, malgré ses nombreuses requêtes. Votre démarche seule prouve qu'on regarde la chose comme assez importante. D'ailleurs on ne doit jamais reculer devant aucun moyen honnête d'apprendre la vérité.

— Mais vous créez un schisme religieux et politique !

— Il ne peut pas être question de schisme religieux. Quant au schisme politique, s'il y en avait un, ceux qui craignent la lumière et la vérité en seraient les auteurs. Et puis, quoiqu'il en soit, je n'ai prononcé jusqu'ici aucun jugement !

— Ainsi cette lettre ne vous donne aucune conviction ?

— Non, Monsieur, et cela parce qu'elle ne vient pas de la Duchesse, mais uniquement de son entourage fort intéressé.



— Alors venez à Frohsdorf, vous serez bien reçu.

— Je m'en garderai bien ! Cette affaire me cause déjà assez d'embarras dans mon diocèse. Je n'irai donc pas m'en créer de nouveaux, à moins que je ne sois invité par la famille royale. Et en ce cas ce serait seulement à deux conditions, savoir : qu'on me laissât le temps d'exposer tout ce qui s'est passé à Niederbronn et que les entretiens avec la princesse eussent lieu sans témoins.

— Je me vois forcé de communiquer la lettre de M. Tribuquet à tous les évêques de France.

— Je ne vous en détournerai pas. Mes vénérables collègues sauront l'apprécier et s'abstiendront de prononcer dans une affaire qu'ils ne connaissent pas, et de me condamner sans m'avoir entendu.

— Tout le monde sait que vous êtes de bonne foi et que vous vous laissez tromper par les miracles de Niederbronn ; miracles que je mets au même rang que ceux de St Janvier à Naples, sans lesquels on peut se sauver.

Mon sérieux silence a dû prouver à M. Dubois que son observation n'était pas de mon goût. Sans y prêter la moindre attention, je me suis contenté de dire finalement à M. Dubois. — Un moyen bien simple de terminer cette affaire, ce serait d'accepter l'entrevue avec la Duchesse d'Angoulême, que le prétendant demande depuis si longtemps, puisqu'il a déclaré formellement que si après lui avoir fait connaître quelques faits de leur jeunesse que personne ne connaît que Dieu et eux deux, *sa sœur ne se jetait pas dans ses bras, il passerait condamnation et irait s'ensevelir dans un couvent.*

C'est ainsi que se termina cet entretien.

A peine ce Monsieur fut-il sorti de chez moi que j'eus l'idée d'envoyer par politesse mon domestique pour l'inviter à dîner immédiatement avec M. le baron de Richemont qui arrivait, voulant lui donner par là une marque de franchise tant de ma part que de celle du Baron qui aurait désiré lui parler, ainsi qu'il s'est exprimé ensuite à cet égard. Mais le domestique arriva trop tard, M. Dubois était parti ».

Fait à Sigolsheim ce 17 juillet 1851.

† A. Ev. de Strasbourg.

L'affaire du Baron de Richemont s'ébruita et le ministre de la République française en demanda compte à Mgr Ræss.

L'évêque en un long mémoire cita plusieurs révéla-

tions de l'extatique de Niederbronn, et comme le ministre avait incriminé la conduite de M. Lienhart, Mgr s'exprima comme suit :

« Que le baron de Richemont soit ou ne soit pas ce qu'il dit être, je n'ai ni le désir, ni le droit d'examiner ses titres, et si je conserve ce peu de relations avec lui, c'est dans l'intérêt d'une âme que Dieu semble m'avoir confiée. Au mois de mars (1852) le curé de Niederbronn m'envoya sa démission pour ne se vouer qu'à la direction du couvent et aux œuvres de charité. Mon intention ne fut nullement de lui donner M. Lienhart pour successeur, parce que je ne reconnais pas à cet excellent prêtre, habitué à travailler en sous ordre, la prudence, le sang froid et le calme que réclament une paroisse si difficile ».

M. Lienhart avait appris vers Pâques 1852 qu'il ne serait pas nommé curé à Niederbronn, et il en informa les marguilliers à la réunion du conseil de fabrique, dimanche de Quasimodo, 13 avril. Comme il était l'idole des paroissiens, il y eut une grande effervescence dans la localité, en sorte que l'évêque jugea à propos de laisser les choses *in statu quo* jusqu'en septembre 1856, où M. l'abbé Aloyse Rauch, curé de Neudorf près Bâle, fut nommé successeur de M. Reichhard.

L'administrateur Lienhart se retira d'abord chez sa sœur Mme Wallon, épouse du directeur des postes à Soultz-sous-Forêts. Il devint successivement curé à Jetterswiller (canton Marmoutier) 1857, à Niederhergheim (canton Ensisheim) 1863, directeur, en 1871, du couvent du Tiers-Ordre à Reinackern, près Jetterswiller, où il finit son existence pleine d'épreuves le 18 avril 1882.

Quant au baron de Richemont il fut frappé d'apoplexie chez la comtesse d'Apchier, au château *Vaurenard* près Villefranche-sur-Saône et mourut le 10 août

1853, à 1 heure du matin. On l'enterra au cimetière de la commune et son épitaphe porte : *Monseigneur Louis, Charles de France*. M. Pascal, ancien rédacteur, notifia le décès à Mgr Ræss le 17 août 1853. Quand M. Lienhart apprit la nouvelle, il s'écria : Eh bien ! il ressuscitera. Dieu opérera ce miracle pour convertir la France !

Mais le salut du monde en général et celui de la France en particulier ne saurait dépendre d'un homme, mais bien de Jésus-Christ, Homme-Dieu. Voici ce qu'à ce sujet un prêtre de Niederbronn, membre de la Congrégation du St Esprit, écrivit à son frère, 25 novembre 1852 <sup>1)</sup>.

\* A propos de la question de Louis XVII que d'aucuns prônent comme Sauveur de la France et de la société, voici mon sentiment. Les mêmes causes dans les mêmes circonstances doivent produire les mêmes effets. Or ce qui a sauvé la société il y a 19 siècles c'est *Jésus-Christ*, ou ce qui revient au même *l'Eglise catholique*. Donc ce qui sauvera la société actuelle c'est ce même Jésus-Christ opérant par son Eglise comme par le passé. L'Eglise se montrera de nouveau comme une arche de salut surnageant au milieu des tourmentes révolutionnaires et préservant une fois de plus le genre humain d'un naufrage universel. . . Toute autre cause devant agir tendant vers le salut de la société ne pourra réaliser cette fin qu'autant qu'elle est l'instrument docile de cette Eglise. Que Louis XVII existe encore, ou qu'il arrive au trône peu importe, le salut vient de Jésus-Christ par son Eglise.

Tu me diras : Ah ! le vieux sans-culotte affectionné à la République. Je te réponds que je n'en sais trop rien, et si tu veux ma profession de foi en matière politique, je te dirai ce que disait feu M. Libermann quand on lui demandait s'il était légitimiste ou républicain : *Je suis catholique*. J'ai adopté sa profession de foi, et jusqu'à preuve du contraire je crois que c'est la meilleure.

1) Monographie du R. P. Ignace Gloeckler, Sutter, Rixheim 1900.



